

Le commerce des cheveux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 35

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181946>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le commerce des cheveux.

L'*Etafette* est venue tout à coup jeter l'effroi dans le cœur des dames en reproduisant, dans son numéro du 17 courant, les détails donnés par M. Maxime du Camp sur la provenance des toupets, des perruques et des chignons; quelques-unes d'entre elles, les plus chauves surtout, ont été fortement ébranlées à l'ouïe de ces révélations, et leurs cheveux se sont un moment dressés sur la tête; mais elles n'ont pas tardé à être rassurées par messieurs les coiffeurs qui, levant les épaules de pitié, s'écriaient: « Mesdames, je vous prie, n'écoutez donc pas ces petits cancans, qui ne reposent que sur de grossières erreurs; il n'est pas du tout vrai que les faux cheveux, avec lesquels on confectionne les chignons, proviennent des personnes décédées dans les hôpitaux, car après la mort, les cheveux perdent leur force, se rompent et ne peuvent plus être bouclés ni enroulés en forme. »

Voilà ce que disent nos artistes en chignons. Ils nous permettront, cependant, de puiser des renseignements dans un ouvrage spécial, renseignements qui, malheureusement, ne s'accordent que trop avec ceux donnés par M. Maxime du Camp. L'auteur, auquel nous empruntons ce qu'on va lire, a fait des recherches minutieuses sur le commerce des faux cheveux, dont il a donné une statistique des plus curieuses. Ecoutez ce que lui disait l'un des plus importants spécialistes:

« Nous sommes à Paris 3,000 perruquiers qui employons environ 6,000 garçons. Dans ce nombre, 200 patrons à peine fabriquent, et parmi eux il n'y en a pas 40 qui connaissent à fond toute la filière de cet important travail. Interrogez les autres; ils vous diront de bonne foi que toutes ces queues, ces nattes sont coupées sur des têtes de jeunes filles. C'est une grande erreur que nous leur laissons volontiers propager. Sans les chiffonniers, notre commerce n'existerait pas. Savez-vous combien il faudrait dévaliser de têtes de jeunes filles chaque année pour arriver à satisfaire les demandes de la France et de l'étranger? 15,000 au moins!

» En ouvrant son sac qu'il porte en sautoir au moyen d'une ficelle, le chiffonnier de Paris vous dira: « Tenez, il y a là les issues de toilettes de plus de cinquante femmes de tout âge. Voici, entre autres, des cheveux de bourgeoises; en les retirant

du démêloir, elles les enroulent sur l'index et les enveloppent dans un petit morceau de papier pour qu'ils ne s'envolent pas: ceux-là, nous les trouvons dans les balayures des maisons. Ceux-ci proviennent des bonnes; du haut de leurs perchoirs du sixième étage, elles les confient aux zéphirs qui, après les avoir roulés dans des courses désordonnées, les déposent à terre. L'eau du ruisseau, la boue du pavé les arrête et les fixe; c'est là que nous les ramassons. »

« Eh bien, c'est avec de tels rebuts qu'on fabrique ces nattes luxuriantes de toutes couleurs qui ornent les sinciputs et les occiputs des femmes et de beaucoup d'hommes. Quelques chiffonniers ont gagné beaucoup d'argent dans ce petit métier. Les déchets, en apparence sans valeur, se revendent 6 francs le kilogramme au chiffonnier central de la rue Ste-Marguerite; celui-ci les revend tels quels 9 francs aux petits fabricants, qui les travaillent, puis les vendent aux gros marchands qui les débitent aux perruquiers, et expédient en province et à l'étranger.

« Mais je ménage une charmante surprise à mes clientes, continua le coiffeur parisien; il en est que je coiffe depuis plusieurs années; tous leurs cheveux qui tombent au démêloir, je les rapporte chacun à sa case, et plus d'une possède déjà chez moi, à son actif, sans s'en douter, assez de cheveux pour se faire un fort joli chignon de son propre crû. »

Tous les faux cheveux n'ont pas la provenance dont il est parlé plus haut; nous nous empressons de dire que nos coiffeurs de Lausanne en reçoivent très fréquemment qui ont été recueillis sur les têtes de jeunes filles pleines de santé.

Car nous avons aussi dans le canton des chasseurs de chevelures, dont on ne se doute guère. Il est entre autres un marchand de beurre, que chacun a pu voir sur notre marché, qui cumule parfaitement les deux industries. Il parcourt le canton, et rencontre assez fréquemment de pauvres jeunes filles qui consentent à laisser tailler dans leur abondante chevelure de belles mèches blondes, contre quelque pièce de monnaie. Dans les foires qu'il fréquente, dans les villages qu'il parcourt, notre homme est bien connu de ses fournisseurs. On lui fait un signe, il entre dans la maison ou au fond d'une allée, et là, après avoir convenu du prix de la mèche dont il apprécie le poids dans sa main avec une grande habileté, il taille à l'endroit convenu. La jeune fille

rajuste adroitement, sous son petit bonnet, les nattes qui lui restent, le chasseur de chevelures disparaît, et les voisines les plus babillardes ne se doutent nullement que Marie ou Jeannette ont pour un franc de cheveux de moins.

Quand cet industriel a fait ainsi une ample moisson de cheveux, il profite d'un jour de marché pour venir les vendre à nos perruquiers. Il met ses mèches au fond de la corbeille, recouvertes par quelques feuilles de bette, et place au-dessus le beurre frais avec lequel nos ménagères font frire nos biftecks.

La légende du Cor des Alpes et du Ranz des vaches.

Le cor des Alpes est un instrument originaire des Alpes suisses. Il est d'une construction extrêmement simple. On coupe un jeune sapin de 4 à 5 pieds de long, qui a d'un côté 2 1/2 pouces de diamètre et de l'autre 1 pouce; on le creuse soigneusement, puis on y adapte, au gros bout, un tuyau de bois de 1 à 1 1/2 pied de long et de 3 1/2 pouces de diamètre. A l'autre bout se place ordinairement une embouchure de trompette, où l'on y taille seulement une espèce d'embouchure. Pour protéger l'instrument contre l'influence de la température, on l'entoure d'écorce de bouleau, de ficelle, de fines racines de sapin, etc. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de creuser le tuyau de manière à ce qu'il s'élargisse bien régulièrement. Cet instrument est très ancien. D'après les recherches de M. Sczadrowsky, le célèbre Notker a employé le cor des Alpes, il y a 800 ans, pour accompagner les chants dans son couvent de St.-Gall.

De nombreuses légendes attribuent l'invention du cor des Alpes aux pâtres de la Suisse. Ces légendes sont pleines de sentiment et de poésie. Voici celle du Hasli :

Res, le pâtre de la Bahlisalp, avait fini de traire ses vaches, et comme il s'attendait à une nuit sereine et douce, il avait laissé retourner son troupeau sur la fraîche verdure. Les pointes les plus élevées ne brillaient déjà plus de leur éclat rose; la nuit silencieuse avait enveloppé l'étendue. L'obscurité car chait aussi la Seealp, qu'un profond précipice sépare de la Bahlisalp, et où demeurait la belle Roeschen, que le pauvre Res aimait depuis longtemps. Il y avait bien envoyé son salut de bonsoir; mais sa voix était rauque et dure, et les parois de rocher renvoyaient les sons encore plus rauques et plus durs, car les hommes ne connaissaient pas encore la douce mélodie du Ranz des vaches. — Aussi ce fut en vain que le pâtre attendait une réponse de la Seealp; Roeschen dédaignait son affection.

Le pauvre garçon rentra triste et sombre dans son chalet. Il en ferma la porte, alluma une buchette de pin aux charbons encore incandescents du foyer et monta ensuite sur le tas de foin qui offrait à ses membres fatigués une couche tendre et odoriférante. Bientôt le feu s'éteignit; l'obscurité et le silence régnèrent dans le chalet; seulement, de loin les clochettes du troupeau se faisaient entendre de temps à autre, comme une chanson pour endormir. Res ne tarda pas à fermer les yeux pour rêver de sa dédaigneuse Roeschen.

Tout à coup, le pétilement d'un grand feu l'éveille. Effrayé, il se redresse; mais, rempli de terreur, il retombe aussitôt sur sa couche. Cependant, au bout de quelque temps, il reprend courage; il se relève pour voir s'il ne s'est pas trompé. Sur le foyer, il aperçoit un grand feu. Un vacher gigantesque et un jeune homme apportent du lait, le versent dans le chaudron et mettent ensuite celui-ci sur le feu. Près du foyer est assis un chasseur, habillé de vert, qui regarde les flammes d'un air sombre et y jette de temps en temps une nouvelle bûche.

Ces trois compagnons faisaient tout cela en silence. Res reconnut bien vite que ce n'étaient pas là des visiteurs ordinaires,

et quoiqu'il tremblât à leur aspect, il ne pouvait détourner ses regards de ce groupe vivement éclairé par les flammes. Le géant continuait son ouvrage comme un véritable fruitier; et quand le moment fut venu d'ajouter la présure au lait, il fit signe au chasseur; celui-ci versa dans la masse un liquide rouge comme du sang. Et comme le fruitier continuait à brasser le contenu du chaudron, le jeune homme blond se dirigea vers la porte et sortit.

Alors Res entendit des sons et des mélodies dont il n'avait jamais eu l'idée. D'abord des accents lents, graves, mélancoliques; ensuite des notes éclatantes, claires, joyeuses; puis de nouveau des vibrations profondes, qui allaient mourir dans les abîmes lointains. Res entendit le troupeau s'approcher, comme attiré par cette mélodie, et la sonnerie se mêler d'une manière agréable à la voix sympathique du chanteur. Le cœur du pâtre se remplit d'un plaisir indicible qui lui fit oublier toute frayeur.

Le chanteur rentra et saisit un long cor de bois qui était appuyé contre la paroi du chalet et que Res n'avait pas encore aperçu. Puis le jeune homme sortit de nouveau et fit retentir, à travers le silence de la nuit, la même mélodie, mais plus lente. Alors tout semblait se réveiller dans les alentours: des voix mystérieuses renvoyaient les sons depuis les parois de rochers; la forêt de sapins les répétait plus doucement, et des chœurs d'anges semblaient y répondre du haut des airs.

Cependant le vacher gigantesque avait terminé son travail. Il puisait son petit-lait et le versait dans trois vases qu'on avait préparés. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est que, dans le premier, le liquide était rouge comme du sang; dans le deuxième, vert comme l'herbe la plus fraîche, et dans le troisième, blanc comme la neige. Res n'eut pas le temps de s'en étonner, car tout à coup le géant l'appela: « Descends à présent, fils des hommes, tu choisiras un don. »

La voix retentissante fit trembler le pauvre garçon comme une feuille. Mais le jeune musicien venait de rentrer et lui fit signe de descendre. Alors Res rassembla son courage et s'approcha des trois hommes mystérieux. Ils le conduisirent devant les trois vases, et l'homme à l'habit vert dit d'une voix qui résonnait comme un cor de chasse: « Il faut que tu boives dans un de ces vases. Tu peux choisir; mais, je te le conseille, réfléchis bien. »

Ensuite le géant prit la parole: Regarde, mon garçon! Le vase rempli de ce noble rouge t'accorde la force et le courage d'un géant; personne ne pourra te résister; tu pourras faire et prendre ce que bon te semble. Si tu oses en boire, je te donnerai en outre cent belles vaches rouges, qui paîtront sur ton alpe demain matin. Prends donc, mon garçon!

Ce serait bien agréable, pensa Res, d'être le plus fort et de n'avoir personne à craindre, et encore une centaine de vaches par-dessus le marché! Cela vaut bien la peine de boire de ce breuvage rouge.

Alors le chasseur s'avança rapidement: « Bois plutôt ce que je t'offre, dit-il. La couleur verte t'annonce l'espérance; mais, si tu veux suivre mon conseil, je ne te leurrerai pas d'un vain espoir. Que te sert la force gigantesque promise par mon camarade? N'es-tu pas déjà assez fort pour lutter avec qui que ce soit? Et les vaches? Qui sait combien de temps elles resteront en bonne santé? Je t'offre d'autres biens qui durent: de beaux écus brillants et de superbes pièces d'or. Voilà la clef qui ouvrira toutes les portes; l'argent te rendra considéré des grands et des petits; il fait paraître sages les sots, et honnêtes les méchants. » En disant cela, il fit rouler un tas de pièces d'or et d'argent aux pieds du pâtre ébloui.

Celui-ci ne pouvait détourner ses yeux de ces trésors. Quels beaux prés ne pourrait-il acheter avec cet argent, et combien de magnifiques pièces de bétail! Il pourrait bâtir pour sa Roeschen une maison plus belle que toutes celles de la vallée. — Ses mains étaient agitées par des mouvements convulsifs, attirées vers le métal brillant. Il était sur le point de céder à la tentation, quand l'idée lui vint d'apprendre ce que le troisième lui dirait.

Il dirigea ses regards vers le jeune chanteur qui se tenait éloigné, dans l'obscurité, tranquillement appuyé sur son cor. Comme s'il rêvait, il penchait sa belle tête, entourée de